



HAL
open science

Philippe Delerm

Joël July

► **To cite this version:**

Joël July. Philippe Delerm. Le Bonheur. Dictionnaire historique et critique, 2019, pp.153-155. hal-02428422

HAL Id: hal-02428422

<https://hal.science/hal-02428422v1>

Submitted on 5 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Joël JULY
CIELAM
Aix-Marseille Université

Article *Philippe Delerm*, dictionnaire BONHEUR, CNRS

Philippe Delerm est né en 1950 dans le Val d'Oise et cet ancrage parisien a de l'importance dans certaines de ses œuvres ; mais il va vivre, à partir du moment où commencera sa carrière de professeur de Lettres, en 1975, dans un petit village de l'Eure, en Normandie. Il est un écrivain de renom, depuis la parution de *La Première Gorgée de bière* en 1997 chez Gallimard, dans la collection « L'Arpenteur ». Il est un auteur prolifique qui, à côté des recueils qui ont fait son succès (*La Sieste assassinée* en 2001, *Enregistrements pirates* en 2003, *Le Trottoir au soleil* en 2011, *Les Eaux troubles du mojito* en 2015), a publié également des romans, des essais, des ouvrages d'art, des autobiographies. Son fils, Vincent Delerm, est lui aussi célèbre comme Auteur Compositeur Interprète (ACI) à l'origine d'un renouveau de la chanson française au début des années 2000. Il partage avec son père le soin du détail et le plaisir de croquer des instants fugaces qu'il tourne en une bienveillante dérision.

L'image médiatique de Philippe Delerm est tellement associée à la veine des pièces courtes, nouvelles sensibles, descriptions minutieuses, poèmes en prose qui évoquent ces « plaisirs minuscules » de l'existence familière qui nous guérissent du noir réalisme, de la fatalité et de la douleur du vieillissement, la reconnaissance littéraire qu'il a tardivement obtenue est si dépendante de cette production singulière que l'auteur est presque obligé de s'en défendre, d'expliquer inlassablement cette philosophie basique du contentement contemplatif ou d'y voir un « malentendu » : « En ce qui me concerne, le public m'a découvert à travers un recueil de textes d'allure épicurienne [...]. Cela dit, le spectacle du bonheur me paraît un sujet légitime pour l'écrivain, même si ce thème ne s'inscrit pas dans la tendance de l'époque [...] ; il m'importe simplement de réenchanter le quotidien lorsque cela s'avère possible. » (*Philippe Delerm, études réunies par Claude Cavallero, « Un minimalisme solaire », entretien, Colloque de Chambéry, Université de Savoie, 2013, p. 137*)

Or écrivain soucieux d'explicitier son bonheur, Delerm l'était déjà dans les ouvrages qui précéderent *La Première Gorgée...* : citons son troisième livre intitulé *Le Bonheur – tableaux et bavardages* (éditions du Rocher, 1986). Dans cette autobiographie partielle, Delerm se déclare heureux : « Je suis heureux. Ce sont les premiers mots. Je pèse leur défi, et leur part d'inconscience. Il paraît que le siècle a mis dans le cœur de chacun cette idée de bonheur, ce luxe douloureux, ce paradoxe, conscience aiguë de la fragilité, désir d'y échapper. Mais plus l'idée pénètre et moins le mot se chante. » (coll. « Folio », 2005, p. 17) Delerm insiste sur l'idée que ce genre de déclaration, notamment en littérature, a mauvaise presse (p. 157) et il cherche à circonscrire les fondements de cette félicité dont il n'a pas honte et qu'il obtient pour son compte à peu de frais. En germe, il y a son ébahissement face au spectacle de la nature, des objets banals, des gestes anodins et du réel routinier qui deviendra sa marque de fabrique. Catalogué dans les écrivains positivistes (cf. Rémi Bertrand, *Philippe Delerm et le minimalisme positif*, Monaco, Du Rocher, 2005), on le réduit donc assez souvent à un idéaliste béat, content de son pré carré. Pourtant, plus subtilement dans *Le Bonheur*, Delerm montre combien sa satisfaction de vivre intègre une dimension mélancolique et n'ignore pas la peur. Derrière chaque moment de sérénité se cache l'angoisse que le bonheur puisse fuir et l'auteur aboutit à cette belle définition paradoxale : « Le bonheur, c'est d'avoir quelqu'un à perdre » (*Le Bonheur*, p. 159).

On retrouvera tout de même cette idée du plaisir fugace et du bonheur fragile dans les œuvres les plus célèbres. Ainsi dans la nouvelle même « La première gorgée de bière », Delerm note que le plaisir diminue de gorgée en gorgée et il écrit : « C'est un bonheur amer : on boit pour oublier la première gorgée. » (*La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, Paris, Gallimard,

1997, p. 32) Pourtant, cet envers du décor, cette remise en question du plaisir, cette instabilité du sentiment sont atténués, dans les recueils, par la mise en série des « plaisirs minuscules », qui donne parfois une impression de vertige et atteint, par empilement, la bien-pensance. La succession des sous-titres à l'infinitif semble vouloir donner une recette d'irénisme, un programme de réjouissances à la « pépère » : « Aider à écosser des petits pois », « Aller aux mûres », « Prendre un porto », « Mouiller ses espadrilles », « Appeler d'une cabine téléphonique », « Gagner le cœur d'un artichaut », « Secouer sa serviette sur la plage », « Danser sans savoir danser », « Croquer un navet » (*passim*). Très souvent aussi, Delerm s'attache à recréer le contexte d'une réminiscence (influence de Proust auquel il a consacré des mémoires universitaires) ou à exhausser la saveur d'une parole clichéique un brin ridicule (« Vous êtes bien là », « On pourrait presque manger dehors », « On n'est pas couchés », « Y a qu'en France qu'on voit ça ! », « Elle peut se le permettre », « Passez une bonne après-midi », etc.).

Le bonheur de Delerm paraîtrait ainsi aisément futile, dérisoire et presque parodique si l'auteur ne prenait la peine de contourner les attentes du lecteur, de le surprendre doublement : d'abord parce que ce « plaisir minuscule » qu'il fait mousser aurait pu passer pour vain sans son intercession littéraire, ensuite parce que l'art de Delerm consiste à le magnifier sans le dénaturer et à lui donner une signification inattendue. Bien souvent, le travail stylistique cherche à transformer le petit tracas, la gêne sociale (être dérangé dans sa sieste, rencontrer des connaissances lointaines là où on aurait préféré les éviter, assister à la bouderie d'un enfant déçu par son cadeau, s'impatienter des rappels lors d'un spectacle, apprendre le décès d'une célébrité dans sa voiture, etc.) en une expérience qui révèle la nécessité et la joie d'être au monde, parmi la foule connivente, ou juste à côté d'elle. Par ces mises au jour, le bonheur devient un compromis passé avec le réel décevant pour le transformer radicalement en une source de satisfaction. Même ce qui pourrait paraître banal, nostalgique, piteux ou triste s'inscrit dans une solidarité humaine : cette phrase, *Pierre et seul pour la vie*, graffitée dans le tunnel du métro, soulève, avec sa faute d'orthographe et son refus d'identification, un flot de compassion régénératrice (*Enregistrements pirates*, éditions du Rocher, 2003, p. 43) ; elle se déleste, une fois épinglé par le style éloquent et pédagogue de Delerm, de son poids de solitude asociale. Le bonheur de Delerm, s'il est forcément égoïste à sa naissance, provient d'une veille altruiste et aboutit à un partage bienveillant.

Dans un essai littéraire passionnant, *Écrire est une enfance*, l'auteur cherche d'où lui vient sa prédisposition à l'écriture, c'est-à-dire aussi son don d'observation, c'est-à-dire encore sa perception singulière : peut-être est-ce, dit-il par modestie, son incompetence dans le domaine scientifique qui a tôt exigé qu'il exploite en contre-point sa sensibilité : « Ne pas essayer de saisir le monde par le raisonnement, mais seulement par l'acuité des sensations » (*Écrire est une enfance*, Albin Michel, 2011, coll. « Points », p. 11). En nous confrontant dans ses écrits à des situations stéréotypées, la prose delermienne parle effectivement à tout un chacun, cherche à raviver notre conscience avec des scènes ordinaires auxquelles nous n'avions pas tout à fait prêté attention et auxquelles nous n'avions pas spontanément donné la bonne interprétation. C'est pourquoi peut-être l'auteur a été si populaire auprès de son lectorat. « Le bonheur selon Delerm est un anti-intellectualisme résolu », explique Stéphane Chaudier (« Sisyphe et le sucre », *Philippe Delerm*, Claude Cavallero, *op. cit.*, p. 134).